

Mais cette pauvreté qui a toujours existé était radicalement distincte de l'état de misère, souvent réelle et actuelle, mais toujours prochaine et imminente, qui sévit aujourd'hui et qui résulte d'une situation sociale privant par elle-même certaines classes du peuple de tout moyen d'existence, ou du moins de la sécurité du pain quotidien.

Pour désigner cette misère-là, on a été obligé d'inventer un mot nouveau, le *paupérisme*, qui exprime aussi une chose nouvelle et autrefois inconnue.

La pauvreté proprement dite dépend d'une cause accidentelle ou personnelle, comme serait, par exemple, l'absence de capacité ou du goût pour le travail. Elle peut, dans les temps de guerre ou de maladie, frapper temporairement un grand nombre d'habitants du pays.

Mais le paupérisme enveloppe habituellement des classes entières, au milieu d'une société prospère en apparence.

La pauvreté peut cesser, ou du moins elle ne menace point de devenir une calamité publique, parce que l'état général est distinct de celui des individus atteints par la pauvreté ; on peut remédier au mal en venant au secours des pauvres.

Mais le paupérisme est la pauvreté des masses, frappées d'un même-mal par les mêmes causes générales. Il ne résulte pas de phénomènes purement naturels, comme une disette, une épidémie, mais de l'état même de la société, de ses lois, de ses institutions, de sa constitution et des habitudes générales.

Ce fléau ne peut sévir que lorsque la même cause sociale atteint une multitude de personnes et de familles, des classes tout entières, en vertu de leur situation même.

Or, on peut bien nous peindre sous les couleurs les plus sombres les misères noires de la société d'autrefois ; mais le paupérisme, la situation des modernes *prélétaires*, encore un mot nouveau, c'est bien, en tant que maladie sociale, un phénomène aussi absolument nouveau.

Et la cause profonde de ce mal moderne, c'est le divorce qui sépare la société du christianisme ; c'est l'individualisme, c'est l'égoïsme né de la révolution et qui domine et mine la constitution, les institutions, les habitudes et la vie sociale tout entière.

Celui qu'on appelait autrefois le pauvre n'était réellement tel que pour des raisons accidentelles et personnelles comme la maladie, l'âge, la faiblesse, l'incapacité. Quiconque possédait la